



Travailler en réseau pour prévenir les risques chez les adolescents

ENTRETIEN AVEC **JEAN-LUC DOUILLARD**, PSYCHOLOGUE CLINICIEN, DÉCEMBRE 2020.

Jingle : « Les enjeux de santé », « La responsabilité juridique », « L'attention à la vulnérabilité », trois séries de podcasts disponibles en ligne, dans le dossier « La prévention des risques : comprendre et éduquer », produits par Réseau Canopé, en partenariat avec GMF.

Aujourd'hui, dans la série « Les enjeux de santé », nous allons entendre le témoignage d'un psychologue clinicien engagé pendant vingt ans dans le pilotage d'un réseau territorial de prévention des risques en matière de santé.

DELPHINE CUNY | **JEAN-LUC DOUILLARD**, bonjour !

JEAN-LUC DOUILLARD | Bonjour !

DC | Vous êtes psychologue clinicien, responsable de la stratégie de développement des thermes de Saujon. Vous avez coordonné, ces vingt dernières années, le programme régional de promotion de la santé mentale et de prévention du suicide pour le bassin sud de la Charente-Maritime. Vous êtes donc un acteur de la politique de santé sur ce territoire, notamment en ce qui concerne les jeunes. Mais de quoi parlons-nous lorsque nous évoquons les événements de vie qui mettent en danger les adolescents et les jeunes adultes ?

J.-L. D | Alors, d'abord, nous parlons des pathologies somatiques autant que des pathologies ou des troubles psychiques, parce qu'on peut aller du mal-être jusqu'à la crise suicidaire, mais sans oublier tout ce qui touche au somatique. On parle aussi des difficultés dans les apprentissages, on parle des difficultés dans la relation aux autres, dans la relation à l'école ou à l'institution, et puis on parle surtout, je dirais, dans beaucoup d'institutions, dans la plupart des institutions scolaires, des 15 % d'adolescents qui prennent 85 % du temps des adultes et de l'énergie des adultes. Mais, si on parle de ça, ça veut dire que 85 % des adolescents ne prennent que 15 % de notre temps, et ce sont peut-être sur ceux-là qu'il faut qu'on soit, à certains moments, plus attentifs.

DC | Face aux risques que vous évoquez, quels sont les intérêts, quelle est la nécessité de mettre en place un réseau qui mobilise dans et hors de l'établissement ?

J.-L. D | Alors, pour moi, l'absolue nécessité, peut-être encore plus ces dernières années, de mobiliser un réseau entre les institutions et l'extérieur, et, surtout, à proximité, c'est, d'une part, pour réfléchir à des nouvelles pratiques et s'adapter, je dirais, à la modernité des processus



adolescents ou à la modernité de la société dans laquelle ils grandissent. Mais c'est aussi apprendre à mieux repérer ensemble et à identifier plutôt des situations qui peuvent devenir des situations très compliquées pour l'institution et pour le jeune ou sa famille, en associant au monde éducatif un entourage de professionnels, de bénévoles qui vont pouvoir les aider à repérer plus tôt et, surtout, à intervenir ou à traiter des situations complexes.

DC | Mais on peut imaginer que ce n'est pas si simple à mettre en place. Quels sont les leviers de la création et du maintien d'un réseau multipartenarial de ce type ?

J.-L. D | Alors, ce n'est pas simple du tout. Ce qui est simple, c'est de se réunir, mais ce qui n'est pas simple, c'est de prendre des habitudes et, surtout, de structurer un réseau qui tienne dans le temps, et qui soit efficace et utile pour tout le monde. Parce que sinon, on va vite s'épuiser à faire des réunions qui ne servent pas à grand-chose. Donc l'intérêt d'un réseau, c'est vraiment d'être très structuré. Et c'est ce qu'il y a de plus difficile. Donc je dirais que les leviers, c'est peut-être, d'abord, penser à une coordination de réseau, c'est-à-dire une tête de réseau ou un pilote de réseau qui soit rendu légitime par tout le monde et pour tout le monde. Et ça, ce n'est pas simple. La constitution d'un réseau, ça implique aussi de ne pas attendre la crise pour pouvoir organiser un travail de réseau. Sinon, on n'est pas efficaces.

Si on ne s'interpelle que quand on est en difficulté ou en crise, ça n'a pas de valeur, le travail de réseau. Et généralement, chacun se recroqueville sur son identité ou son institution, et ne partage pas les informations qui permettraient de traiter cette situation-là. Ça veut dire soit un professionnel très compétent, rattaché à une institution qui est reconnue comme neutre à toutes les autres institutions un peu spécialisées, et puis des financements, peut-être associés à ce travail de réseau. Parce que tout réseau a aussi besoin d'un peu de convivialité, d'un peu de bienveillance, et pour faire attention les uns aux autres, il faut, de temps en temps, se réunir avec du café, de quoi manger ensemble. Et ça aussi, ça alimente beaucoup les liens.

Ça veut dire aussi prendre l'habitude de ritualiser, c'est-à-dire ne pas simplement se réunir quand on en a besoin, mais prendre des habitudes de rencontre, et puis les structurer, par exemple à l'année, pour que tout le monde ait la même information. Ça veut dire réserver des salles. Ça veut dire penser au confort qui permet aux professionnels ou aux bénévoles de pouvoir se réunir. Ça veut dire se tourner vers différentes institutions, donc penser aussi aux bénévoles d'associations, qui sont souvent, pour moi, très utiles dans le travail de réseau. Et puis, ça veut dire produire du contenu commun avec des comptes-rendus de réunion, et puis, surtout, des actions communes qu'on va pouvoir évaluer ensemble. Et se rattacher, effectivement, à de l'expérimentation commune sur des idées un peu innovantes.

DC | Merci. J'entends, dans tout ce que vous dites, qu'il y a beaucoup de monde, en fait, dans ces réseaux. Quels en sont les acteurs ?

J.-L. D | Pour moi, les acteurs essentiels du travail de réseau, ce sont évidemment, d'abord, les acteurs de l'Éducation nationale ou, en tout cas, des structures scolaires, parce que ce sont, pour moi, les chevilles ouvrières des observations des processus d'adolescence. Ils y passent beaucoup de temps, donc la proximité étant, pour moi, le lien essentiel sur les repérages des problématiques adolescentes... Ça veut dire, dans les institutions scolaires, les personnes ou les professionnels qui sont plutôt dans le lien entre l'intérieur et l'extérieur. Ça veut dire les conseillers principaux d'éducation et la vie scolaire. Ça veut dire l'infirmière scolaire, évidemment, l'assistant social ou l'assistante sociale scolaire, le médecin scolaire, évidemment. Et puis, parfois, en fonction des circonstances, les enseignants spécialisés, et puis, évidemment, peut-être des référents MDPH des structures. Parce qu'on peut avoir besoin, à chaque fois, d'une évaluation déjà en interne assez importante pour, derrière, pouvoir faire le lien avec l'extérieur.



Et puis, à l'extérieur, je dirais d'abord la nécessité d'acteurs du même territoire, parce que je pense que ça ne sert à rien de rencontrer ou d'être en lien avec des personnes qui ne sont pas sur le même territoire que nous. Je trouve que l'échelle des pays est souvent intéressante par rapport à cette territorialisation des acteurs. Et puis, après, pour moi, tous les acteurs, professionnels ou bénévoles, qui sont soit dans des institutions, soit dans des associations, et qui rencontrent ou peuvent accompagner un adolescent ou sa famille, sont très utiles, voire essentiels. Donc je dirais : un réseau doit être, pour moi, ouvert à tous les professionnels ou tous les bénévoles qui, de près ou de loin, sont, d'une part, intéressés pour s'affilier à un travail de réseau et venir régulièrement participer, effectivement, à ce travail de réseau, mais ont aussi des compétences et des outils pour pouvoir, de temps en temps, nous aider à désamorcer une situation ou prendre en charge une situation d'un adolescent ou d'une famille qui pose, dans une des institutions concernées, des problématiques qui nécessitent une prise en charge.

La plus-value du travail de réseau, et ça, c'est peut-être la conclusion, c'est aussi plutôt dans le long terme. En tout cas, dans le moyen et long terme. Et ça, c'est très important parce que, par expérience, beaucoup de directeurs de structure ou de responsables institutionnels sont résistants à ce que des professionnels de leur institution aillent passer du temps à prendre un café avec des partenaires, à l'extérieur de l'institution, où, a priori, on a le sentiment qu'il ne se passe rien. Mais quand on prend, justement, l'habitude de se rencontrer quand il n'y a pas d'urgence, on prend vraiment l'habitude de fonctionner ensemble. Et quand il y a une situation de crise, par exemple un drame dans une institution, quelle qu'elle soit, on est capables de se mobiliser parce qu'on se connaît. Et puis, on n'a pas, effectivement, l'appréhension de savoir à qui on va avoir affaire. On se connaît, et ça, c'est plutôt très important. Et puis, l'autre conclusion, c'est que pour qu'un réseau soit plutôt opérationnel, il faut qu'il concerne et qu'il regroupe, surtout, les opérationnels des institutions. Si c'est un réseau qui est animé avec que les responsables institutionnels, malheureusement, pour moi, ça a un petit peu moins de sens. Ça veut dire qu'il y a peut-être deux niveaux dans le travail de réseau : un niveau de responsables institutionnels et, surtout, un niveau d'opérationnels. C'est-à-dire ceux qui sont sur le terrain, qui sont confrontés directement aux adolescents, parfois aux adolescents en crise, parfois aux inquiétudes qu'ils peuvent verbaliser ou qu'ils peuvent manifester par des attitudes ou des comportements. Et, pour moi, c'est vraiment ça, le travail de réseau interinstitutionnel et interprofessionnel. Ça doit concerner surtout les opérationnels, ceux qui sont sur le terrain et qui sont confrontés directement aux adolescents.

DC | Merci, Jean-Luc Douillard !

J.-L. D | Merci.

DC | Je rappelle que vous êtes psychologue clinicien. Vous avez initié et/ou coordonné divers dispositifs de promotion de la santé, ces dernières années. Nous avons noté, en vous écoutant, qu'un réseau d'acteurs du territoire qui se mettent en lien pour resserrer la collaboration et mener des actions communes est un levier puissant pour favoriser la santé des jeunes. Nous avons noté aussi que ce travail en réseau nécessite de la coordination et de la vigilance. Ainsi, par exemple, il est nécessaire de promouvoir des formations interinstitutionnelles et intercatégorielles, d'envisager des mises en œuvre communes, y compris en dehors des situations de crise. Et, en effet, un réseau multipartenarial est avant tout basé sur les relations humaines entre ses membres, et ce tissu relationnel doit donc être soigneusement cultivé, afin qu'il soit opérationnel en cas de besoin.

Découvrez, sur cette même thématique, le témoignage de Laurence Rodier, conseillère principale d'éducation. Et retrouvez tous les podcasts dans le dossier « La prévention des risques : comprendre et éduquer », sur reseau-canope.fr.
Une production Réseau Canopé, 2021.
